Document généré le 24 avr. 2024 03:02

Séquences : la revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

The Bleeder
L'autre oeil du tigre

Maxime Labrecque

Numéro 309, août 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/86150ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2017). Compte rendu de [The Bleeder : l'autre oeil du tigre]. *Séquences : la revue de cinéma*, (309), 22–23.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

The Bleeder

L'autre œil du tigre

*Après **The Good Lie** avec Reese Witherspoon, qui est plus ou moins passé inaperçu, voici que Philippe Falardeau, à l'instar de plusieurs collègues québécois, tourne de nouveau aux États-Unis. **The Bleeder** réunit un casting de qualité autour d'un personnage insolite qui méritait sans doute un film. Falardeau accomplit la tâche avec un savoir-faire certain, même si le résultat final ne provoquera pas un raz-de-marée dans le paysage cinématographique.*

MAXIME LABRECQUE

Le principal problème avec les *biopics* concerne leur facture souvent trop classique. La plupart s'embourbent dans un format très codé, avec une chronologie linéaire qui suit une courbe dramatique du type ascension vers le sommet, chute et rédemption à la fin, suivie d'un épilogue répondant à l'éternelle question « que sont-ils devenus ». En ce sens, ***The Bleeder***, s'il s'intéresse à un sujet inusité et captivant – sorte d'*underdog* de la boxe – n'échappe pas à la règle. Cela ne veut cependant pas dire que le film n'est pas bien mené, ou qu'il n'est pas digne d'intérêt. Plusieurs y découvriront un personnage pour le moins coloré, dans un film bien ficelé, mais auquel il manque une certaine touche magique, une signature personnelle. Il est vrai que faire du cinéma d'auteur à Hollywood peut sembler antithétique et qu'espérer voir poindre la touche d'un auteur dans un film à grand déploiement relève *parfois* du fantasme. En ce sens, même s'il fut encensé, ***Dallas Buyers Club*** – également inspiré d'une histoire vraie – n'était pas, à proprement parler, un film typiquement de Jean-Marc Vallée. D'un autre côté, vu le nombre de producteurs impliqué, la part de liberté dans l'espace de la réalisation est possiblement réduite, surtout dans le cas d'un film dont la matière se base sur des faits réels et dans lequel le principal intéressé est encore en vie. Cependant, il est fort appréciable que Falardeau, tout comme Villeneuve, Girard, Vallée et compagnie, ait entraîné avec lui plusieurs collègues de divers départements, notamment au montage et au son, pour faire rayonner – dans la mesure du possible – une fois de plus le savoir-faire québécois. Au final, le résultat demeure convaincant, malgré certains petits écueils qui ne détruisent heureusement pas l'ensemble. Entre autres, le travail de reconstitution, à partir d'entrevues et d'archives télévisées des combats, demeure fidèle et captivant.

Un défi consiste souvent à déterminer à quel moment entrer dans l'histoire et en sortir. Et dans le cas d'un film inspiré de la vie de quelqu'un, quelle partie couvrir exactement ? Pour ***The Bleeder***, il aurait été appréciable de ne pas s'étaler sur une si longue partie de la vie du boxeur. Il semble qu'avec la relation entre l'homme et le cinéma, entre Wepner et Silvester Stallone, par exemple, le film tenait un filon suffisamment riche à explorer et le récit aurait pu être davantage resserré autour de ces faits. Il y aurait là matière à réaliser un autre film, autour de l'inspiration

Un défi consiste souvent à déterminer à quel moment entrer dans l'histoire et en sortir. Et dans le cas d'un film inspiré de la vie de quelqu'un, quelle partie couvrir exactement ? Pour ***The Bleeder***, il aurait été appréciable de ne pas s'étaler sur une si longue partie de la vie du boxeur.

réelle de ***Rocky*** sur ce boxeur de Bayonne. Tout le début du film présente bien la situation maritale et même si Elisabeth Moss est convaincante en Mme Wepner, il semblerait qu'elle soit accessoire au récit, bien qu'on ait essayé de lui donner une part importante à l'écran en insérant ici et là quelques scènes fonctionnelles, comme celle de la rencontre de parents à l'école. Pour avoir un accès privilégié à l'intériorité du personnage, on a ajouté une voix off au protagoniste à l'accent *new-jersien* affirmé, qui s'adresse directement au spectateur dans des apartés qui se veulent plus légers. Ce procédé, qui vise sans doute à mieux orienter le récit, donne un ton à la limite humoristique au film. L'adresse au spectateur vient en quelque sorte fictionnaliser davantage le boxeur, créer une certaine distance par rapport au style davantage documentaire, alors qu'on essaie de produire un film

PHOTO : Un accès privilégié à l'intériorité du personnage

près de la réalité. Cela dit, à certains moments, notamment au tout début ou lors des combats, ce procédé permet d'accrocher efficacement le spectateur. Lors du combat inattendu contre Mohamed Ali, Wepner mentionne une technique de son adversaire, qui consiste à toujours parler pendant la bataille. En outre, il est appréciable que le film ne tente pas de transformer la vie de Chuck en destin, car il s'agit d'une sorte d'anti-héros qui connaît maints obstacles, qui n'est pas particulièrement inspirant, mais qui demeure profondément humain, avec toutes les faiblesses que cela implique. Au fond, sa plus grande qualité de boxeur n'est pas sa technique, ni sa rapidité, mais sa capacité à encaisser des coups, de là son surnom.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'un film s'intéresse à Chuck Wepner. En 2011, le documentaire ***The Real Rocky***, produit par Jeff Feuerzeig – l'un des scénaristes du film de Falardeau – et Mike Tollin, retraçait le parcours pour le moins sinueux du boxeur. Cette fois-ci, dans le rôle principal, Liev Schreiber offre une performance nuancée. Il évolue en partie aux côtés de Linda, barmaid/salvatrice rousse interprétée par Naomi Watts, la partenaire de Schreiber pendant onze ans avant leur récente rupture. Si la période transitoire entre les années 1970 et 1980 n'est pas particulièrement festive à représenter à l'écran – ***A Most Violent Year*** avait montré avec brio le New York grisâtre et en transition de cette période difficile, certains proposent un traitement renouvelé. On peut penser ici à Baz Luhrmann et à la télésérie ***The Get Down***, ou encore à ***Boogie Nights*** de P. T. Anderson, explorant respectivement le milieu de la musique et de la porno. L'excellent ***Last Days of Disco*** de Whit Stillman plongeait aussi dans cette époque transitoire de manière convaincante. En somme, l'équipe de la direction artistique et photo de ***The Bleeder*** parvient à traduire à l'écran cette morosité, entre l'éclat du disco et le difficile passage à la décennie suivante, ce qui fait directement écho à la vie du boxeur. Le petit bar de quartier du New Jersey, où Wepner passe plusieurs nuits, n'est pas sans rappeler celui de l'incomparable ***Paterson*** de Jim Jarmusch. Au final, le film possède un souffle assez fort qui saura capter l'intérêt de plusieurs spectateurs, car le rythme et l'exécution demeurent énergiques, même si la facture d'ensemble est très classique. Parions que Falardeau se verra confier d'autres *biopics* à l'avenir, tout comme Villeneuve se spécialise peu à peu dans le genre de la science-fiction.

★★★

■ CHUCK | **Origine :** États-Unis – **Année :** 2017 – **Durée :** 1 h 41 – **Réal. :** Philippe Falardeau – **Scén. :** Jeff Feuerzeig, Jerry Stahl, Michael Cristofer, Liev Schreiber – **Images :** Nicolas Bolduc – **Mont. :** Richard Comeau – **Mus. :** Corey Allen Jackson – **Son :** Kris Casavant, Sylvain Bellemare – **Dir. art. :** Inbal Weinberg, Gonzalo Cordoba – **Cost. :** Katelyn Mueller – **Int. :** Liev Schreiber (Chuck Wepner), Elisabeth Moss (Phyliss), Naomi Watts (Linda), Ron Perlman (Al Braveman), Morgan Spector (Stallone), Pooch Hall (Mohamed Ali) – **Prod. :** Christa Campbell, Lati Grobman, Carl Hampe, Liev Schreiber, Michael Tollin – **Dist. :** Entract Films.

PHOTO : Traduire à l'écran une certaine morosité